CONFESSION

D'UN MEMBRE DU CLERGÉ,

Lequel fut fessé, & demanda pardon hier au tiers, dans le Palais-Royal.

JE viens, le cœur humilié & le corps contrit, faire au public une confeſſion que la ſatisfaction a déjà précédée. Il ne me ſuffit pas de l'abſolution de l'archevêque *des Bons-Hommes*, ſi je n'ai pas la vôtre. J'abjure les calomnies vomies contre l'ordre reſpectable du tiers. On l'accuſoit d'ébranler les baſes ſacrées de la religion; eh, meſſieurs! je puis vous aſſurer qu'il en eſt le plus rude défenſeur; il ramene l'antique diſcipline des canons; &, comme dans la primitive égliſe, on expie aujourd'hui ſes forfaits par une pénitence publique, j'ai l'honneur d'avoir le premier ouvert cette ſalutaire carriere, honneur qu'ambitionne, dit-on, un prélat illuſtre. Puiſſe, meſſieurs, l'efficacité de vos moyens frapper d'une ſalutaire converſion les membres récalcitrans de la chambre ſoi-diſant

eccléſiaſtique, & des prédicateurs pieux de Verſailles, auxquels je ſouhaite, pour leurs péchés, l'impoſition de vos mains.

Je m'accuſe d'abord d'avoir été à ce malignement promu par inſtigation diabolique & mouvement de vanité très-mal placé, voulant plaire à monſeigneur l'évêque de...., duquel j'ai l'honneur d'être batard. Ingrat! ai je pu blaſphêmer ainſi le tiers-état? Ai-je pu inſulter ainſi à la mémoire de ma très-vertueuſe & très honorée mere. Elle balayoit l'antichambre de monſeigneur; elle plut; &, quittant le balai, elle devint dépoſitaire du bâton paſtoral. Hélas! monſeigneur, ſi vous dites du mal du tiers, au moins vous lui voulûtes du bien; j'en ſuis la preuve. On ſe reſſent toujours de ceux qui nous ont donné l'être : j'eus donc un caractere métis, c'eſt-à-dire fier & facile : mon pere me paſſa ſon orgueil, & j'eus la facilité de madame ma mere. *Inde mali labes.* Monſeigneur Dil..., que j'avois connu au ſéminaire, & avec qui j'avois fait mes licences, ſachant d'ailleurs que j'appartenois à l'épiſcopat, voulu faire de moi comme de l'âne de la fable, la trompette des droits épiſcopaux. Il me prouva,



par la promeſſe d'un bénéfice, que ces droits étoient bons : je trafiquai de mon ame & de ma raiſon.

Je m'accuſe, en ſecond lieu, d'avoir étouffé ſouvent les bons mouvemens de ma conſcience : j'avois reçu une lettre très-ſenſée de madame ma chere mere, qui m'exhortoit à défendre le parti dans le ſein duquel j'avois pris naiſſance. Je ſentois bien qu'elle avoit raiſon, mais il me ſembloit que le bénéfice l'avoit plus qu'elle : j'avois d'ailleurs donné hypotheque ſur ce bénéfice à une veſtale du Palais-Royal. O ſouvenir amer ! J'allois oublier dans ſes bras tous mes remords lorſque j'entendis retentir à mes oreilles des principes dont la bonté tendoit ſurtout à me faire perdre le bien de l'égliſe, qui la rend ſi chere à mon cœur. Quels principes, grands dieux ! des principes qui ramenoient à leur juſte valeur les illuſtres croſſés ; des principes qui les rendoient à la ſimplicité évangélique, qui les feroient aller à pied comme Jéſus & les Apôtres, qui leur feroient rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar. J'eus l'impertinence de les trouver mauvais, & l'impertinence plus grande de le dire. J'en fus puni, vous le

ſavez, meſſieurs ; je le ſais mieux encore. Cependant, je dois l'obſerver, je comptois rendre à l'état une partie de l'argent ſacré que j'obtenois ſi dignement ; je devois le verſer dans le ſein de mes concitoyennes ; je devois le répandre dans celui de la veuve & de l'orpheline.

J'en reviens aux griefs dont la révélation coûte le plus à mon amour-propre, & que par conſéquent j'ai gardé pour les derniers. *Je m'accuſa donc de bêtiſe.* Mon ſaint protecteur, ruiné complettement, venoit de fuir en Irlande, & alloit groſſir la foule des illuſtres banqueroutiers. Criblé de dettes, & diſant qu'il n'emportoit avec lui que ſa v....ertu, il emportoit réellement, outre les biens de l'égliſe, ceux d'un grand nombre de particuliers, & mon bénéfice ſe trouvoit dans le bagage. Je fus donc méchant ſans intérêt, ſans raiſon. *Premiere bêtiſe.* J'avois enſuite ſous les yeux tous les traits dont l'indignation publique flétriſſoit ces miniſtres impies, déſerteurs de leurs freres & apoſtats du culte qui preſcrit la concorde. La plus ſaine & la plus nombreuſe partie de ce clergé leur donnoit un illuſtre exemple : la patrie applaudiſſoit ; je fermai

mon oreille & mon cœur à ces acclamations ; & du ſein de la pouſſiere, appui malheureux d'un parti proſcrit, & qui méritoit de l'être, je blaſphêmai. *Seconde bêtiſe.* Je penſai me mettre à couvert ſous l'épée de la nobleſſe : elle devoit s'unir à la croſſe ; mais le fer brillant ne ſervit pas plus que la croſſe dorée. On ne peut avoir contre ſa patrie que le courage de l'imbécilité, & la rodomontade de la foibleſſe. Que pouvoit contre l'aſcendant impétueux de tout un peuple la mutinerie de quelques grands : le ver luiſant n'eſt toujours qu'un ver ; & voilà cependant ſur qui je comptai. *Troiſieme bêtiſe.* Je crus qu'un roi naturellement bon pouvoit devenir deſpote par caractere ; que les maximes aſiatiques gouverneroient le peuple le plus éclairé de l'Europe : je crus que le temps des lumieres & de l'ordre n'étoit pas arrivé ; que le triſte cahos alloit durer encore. *Quatrieme bêtiſe.* J'eſpérai qu'on enchaîneroit la fermeté noble & héroïque de vos députés : j'eſpérai que la mine qu'une vile cabale plaçoit ſous les pieds du génie tutélaire de la France, enſeveliroit lui, ſes projets & le bonheur public. J'étois le hibou qui oſe fixer un

aig'e. *Autre bêtise.* J'en demande pardon à Dieu, que j'ai offensé par un sot orgueil, & en sortant des bornes de la modération évangélique.

J'en demande pardon à l'église, à qui j'ai prêté l'impertinence de mes sentimens; sentimens qui, comme on le voit aujourd'hui, ne sont pas les siens. L'église est rentrée dans le sein du tiers & du salut.

J'en demande pardon à la patrie, envers qui je fus traitreux & félon.

J'en demande pardon à mon roi, à ce roi bon & généreux qui fait toujours le bien quand il ne suit que les mouvemens de son cœur, & que la patrie remercie d'avoir repoussé de coupables instigateurs pour lui rendre son pere. Ce noble retour les honore l'un & l'autre.

Et vous, messieurs du tiers, ah! pour la seconde fois, pardon. Et toi, grand homme, dieu de mon pays, toi vers qui tous les yeux, toutes les mains, tous les cœurs sont tendus; toi que la patrie va décorer d'une couronne civique; toi qui, présentant aux orages un front inaltérable, une ame pure & tranquille, ne veille, ne respire que pour nous; toi que la France désireroit avoir vu naître, & qu'elle

adopte pour ſon premier citoyen : bienfaiteur d'un grand empire, Necker ! immortel Necker ! je te demande pardon.

Je finis en vous priant, ô reſpectable tiers ! de me recevoir dans votre ſein. Je ſens trop qu'il faut toujours revenir à vous. Vous m'avez infligé une juſte correction : je m'humilie, je vous recommande mes confreres : ayez toujours autant d'énergie que de raiſon ; uniſſez toujours la fermeté à la juſtice : conſervez & vengez les droits de la nature, de l'humanité & de la liberté. Vous m'avez fait rougir de moi même ; je vous dois un dur & ſalutaire avertiſſement : je vous remercie : je l'avois mérité...... *Meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ.*
